

Jean Harambat

# Hermiston

D'APRÈS LE ROMAN INACHEVÉ  
DE **R.L. STEVENSON**

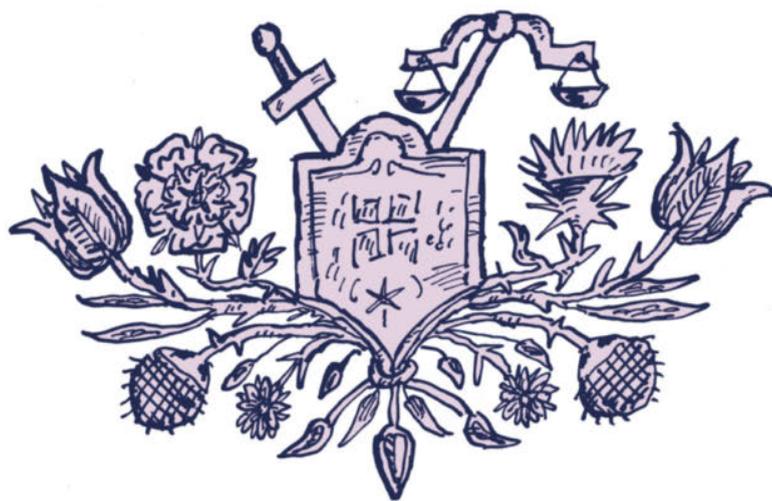


**Futuropolis**



# Hermiston

D'APRÈS LE ROMAN INACHEVÉ DE **R.L. STEVENSON**



Un récit adapté et dessiné par  
**Jean Harambat**

Couleur d'Isabelle Merlet

Préface de Jean-Pierre Ohl

**Futuropolis**



# Hermiston

## Retrouver sa jeunesse perdue

par Jean-Pierre Ohl

« C'est une chose singulière que je puisse vivre ici dans les mers du Sud, dans des conditions si nouvelles et si curieuses, et que cependant mon imagination habite toujours les vieilles collines grises, froides, et le brouillard dans lesquels je suis né. »

Stevenson écrit ces lignes à Vailima, sur l'île principale des Samoa, où, en 1890, il a acheté une parcelle de jungle et fait construire une villa de style colonial. De célèbres photographies le montrent posant au milieu des Samoans qui l'ont adopté au point d'en faire un « chef de tribu » sous le nom de Tusitala, « le raconteur d'histoires ». Ainsi, au moment même où il dépeint les « vieilles collines grises, froides » dans *Hermiston*, c'est un paysage luxuriant de jungle tropicale qui s'offre à son regard. Le fait n'est pas nouveau. *Enlevé* et *Le Maître de Ballantrae*, ses deux magistrales évocations du soulèvement jacobite dans l'Écosse crépusculaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont été composés au soleil de l'île d'Hyères pour le premier, lors d'un précédent séjour dans le Pacifique pour le second. Atteint de graves problèmes respiratoires dès sa plus tendre enfance, Stevenson a pris l'habitude de fuir l'humide Édimbourg, sa ville natale, vers des latitudes plus clémentes. Son goût de l'aventure, si mal assorti à sa constitution fragile, ses relations délicates avec son père et sa rencontre avec Fanny Osbourne, une Américaine, ont aussi contribué à faire de lui un éternel voyageur.

L'Écosse d'*Hermiston* est donc un pays recomposé à partir d'une documentation que Stevenson ne cesse de réclamer à ses amis restés en Grande-Bretagne, et surtout de ses souvenirs. Édimbourg, la ville insalubre où il a contracté le croup, inépuisable vivier de légendes dont la topographie gothique affleure jusque sous le Londres de *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde*, ne cesse de hanter ses rêves, ainsi que les Borders, ou Lowlands, qui s'étendent au sud de l'axe Édimbourg-Glasgow. C'est le pays de Walter Scott, auquel Stevenson rend dès l'introduction d'*Hermiston* un

hommage appuyé. Ces collines ont abrité, au XVIII<sup>e</sup>, les célèbres covenantaires, presbytériens farouchement opposés à l'Église établie, qui pratiquaient leur culte nuitamment, dans des endroits secrets de la lande.

Tel est le décor à la fois romantique et austère d'*Hermiston*. Jean Harambat le plante magnifiquement en quelques cases, captant d'emblée l'alchimie écossaise : une alliance entre la nature sauvage, que rien ne semble pouvoir circonvenir – étendue infinie de rocs, de chardons et de bruyères –, et l'Histoire, dont l'empreinte à peine visible – ici, la Pierre du Tisseur, qui tient dans le roman comme dans la bande dessinée une place capitale – marque néanmoins le paysage. À cela vient s'ajouter une couleur particulière, celle de la mémoire. L'Écosse d'*Hermiston*, comme celle d'*Enlevé* ou de *Ballantrae*, est tissée d'images mentales, de réminiscences de lectures que Stevenson, confiné dans sa chambre de malade, faisait quand il était enfant, de souvenirs de ses séjours à Colinton, aux portes des Borders, chez son grand-père le pasteur Balfour – un puritain de la vieille école –, et de ses promenades avec sa tante Jane et ses cousins dans la lande. Avec l'aide de sa coloriste Isabelle Merlet, Jean Harambat donne à voir cette Écosse intérieure, ce regard nostalgique que l'écrivain, affaibli mais toujours animé par l'irrépressible désir de « raconter des histoires », porte sur le pays de son enfance.

Pour Archie Weir, le héros, il est aussi question d'un retour aux origines. À titre de punition, son père l'assigne à résidence à Hermiston, propriété ancestrale de la famille. Déjà, *Les Invisibles*, premier opus de Jean Harambat, commençait par la scène du retour d'Audijos, l'enfant prodigue, dans ses landes natales. Et si les collines des Chalosse ne ressemblent guère à celles des Borders, on retrouve à l'œuvre, dans les deux albums, la manière très particulière et très cinématographique dont le dessinateur s'approprie l'espace, dans une alternance

de plans larges, de gros plans, de plans de coupe, qui lui permet de restituer poétiquement l'ampleur des paysages. Avec *Ulysse, les chants du retour*, Jean Harambat développera cette thématique du pays natal, représentant avec toujours autant de soin les paysages de l'enfance qui tissent le lien entre l'homme et sa destinée.

Celle de Stevenson, hélas, s'interrompt le 3 décembre 1894. Dans l'après-midi, il a lu à son épouse Fanny les dernières pages qu'il écrira jamais : le chapitre IX d'*Hermiston*. Un peu plus tard, il est pris d'un malaise – « Que m'arrive-t-il ? » – et s'effondre, terrassé par une crise d'apoplexie.

*Hermiston* rejoint *Le Mystère d'Edwin Drood* et *Bouvard et Pécuchet* au rang des œuvres inachevées les plus célèbres de l'histoire. Ces livres ont quelque chose de terrifiant et de fascinant à la fois. Leur béance donne directement sur la mort : celle de l'auteur, celle du lecteur, celle de toute chose en ce monde. Mais la volonté des « conteurs d'histoires » est telle que, même disparus, ils nous poussent à finir leur travail. Bon gré mal gré, le lecteur s'emploie à combler le vide insupportable. On n'ouvre le capot d'une voiture que lorsqu'elle est en panne – et l'on ne réfléchit intensément aux mécanismes de la fiction que dans le cas où elle nous fait défaut. C'est ce qu'a fait Jean Harambat en composant pour *Hermiston* une fin digne du romancier. Bien sûr, il a utilisé les indications laissées par Stevenson lui-même, mais surtout il a pénétré aussi profondément que possible dans la trame du récit, s'est imprégné de ses ingrédients, en a compris l'ultime logique. Roman de la

filiation, *Hermiston* est aussi celui du temps, et de notre rapport au passé. L'entrain, l'allégresse même, que transmet la prose de Stevenson ne va pas sans une certaine mélancolie. Pour lui le temps de l'Aventure avec un grand A, celui des rebelles du Covenant massacrés lors du Killing Time, des jacobites décimés à Culloden ou des guerres napoléoniennes, est révolu.

Figures de second plan de la première partie rédigée par Stevenson, les quatre Frères Noirs et leur tante Kirstie avaient l'étoffe pour devenir les héros de la seconde. Jean Harambat leur en a donné l'occasion, de la manière spectaculaire que nous laissons découvrir au lecteur... Les quatre frères vivaient sur le souvenir d'une action d'éclat vieille de plusieurs lustres ; à la fin de l'histoire ils retrouvent « leur jeunesse perdue », et remettent l'aventure à l'ordre du jour. C'était très probablement l'intention de Stevenson. Jean Harambat, nourri des classiques trépidants de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi des somptueux livres d'images que nous a légués le Hollywood de la grande époque – celle de *Moonfleet*, de *Scaramouche* et du *Prisonnier de Zenda* – allie, tout comme Stevenson, la flamme et l'émerveillement de l'enfance aux préoccupations de l'artiste obsédé par la perfection.

Que peut-on demander de plus  
à des « conteurs d'histoires » ?

Jean-Pierre Ohl est un écrivain français. Fêré de littérature britannique, on lui doit notamment *Monsieur Dick* ou *Le Dixième Livre*, *Le Chemin du diable* et une bibliographie de Charles Dickens.



PREMIÈRE PARTIE

# Le juge pendeur



Père et fils



Croyez-vous que j'aie oublié  
les beaux jours passés ?

La lande toute fleurie de  
bruyères bleues et rouges ?



Le cri des cailles, le garçon et la fille qui  
se rencontraient à la Pierre du Tisseur ?



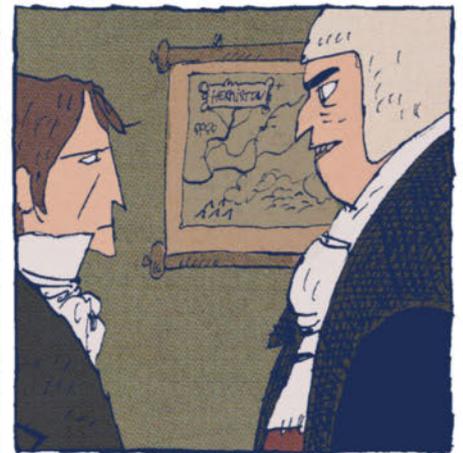
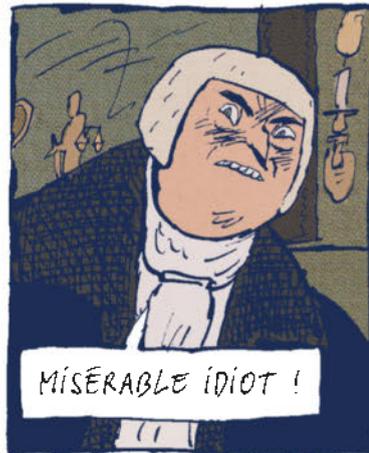
Croyez-vous que j'aie oublié  
la douceur des collines  
qui me traversait le corps ?

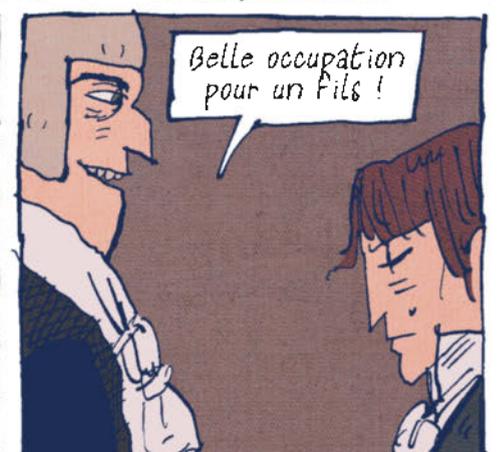
Ah, je me souviens de  
tout cela comme si  
c'était hier...

Et je sais aussi comment  
la grâce de Dieu le reprend.











Que va-t-on faire de vous maintenant ?

il est impossible que vous songiez au barreau plus longtemps.

Et je ne souffrirai pas que vous ne fassiez rien.



Alors ? À quoi vous imaginez-vous être bon ?

La chaire ? On ne pourrait faire entrer la théologie dans une tête aussi faible !

Que feriez-vous de l'enfer ?



Vous y verriez un défi à Dieu ?

Père, laissez-moi aller à la guerre.

C'est tout, ce que je puis faire, me battre...

Vous battre ? Vous !

Vous découvririez par vous-même...

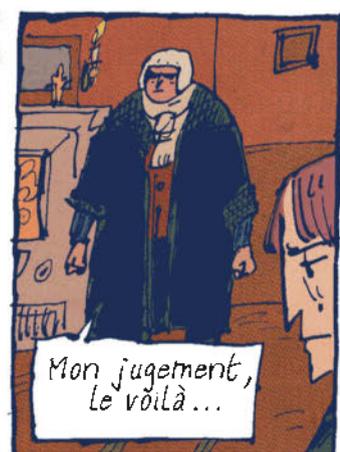


si Wellington approuve ou non la peine capitale !

Les soldats en brairaient comme des ânes !

N'avez-vous pas d'autres suggestions ?

Ma foi, vous prenez la chose avec tant de calme ...





Vous ne pourrez pas faire grand mal...



La seule peine capitale qu'on y pratique est la pêche à la truite !



Mais attention ! Je ne vous envoie pas à Hermiston pour vous tourner les pouces !

Je n'aime pas les fermiers paresseux !



Même les poètes gagnent leur pain !



Si je vous installe à Hermiston...



J'entends que vous fassiez prospérer cette ferme comme elle n'a jamais prospéré !



Et je veux que cela rapporte ! Est-ce clair ?



Je ferai de mon mieux.



Très bien !



J'enverrai un mot à Kirstie demain.



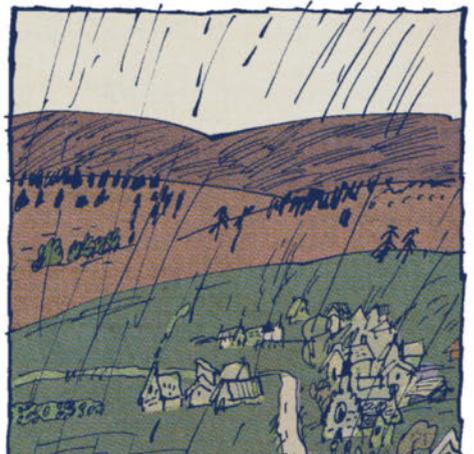
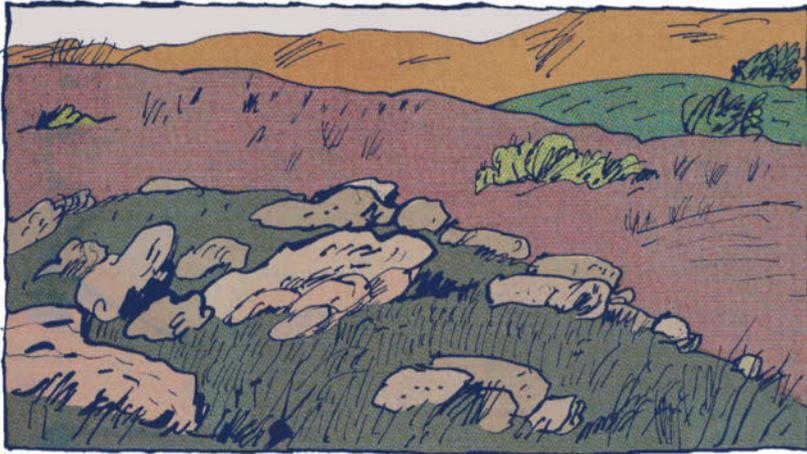
Puis vous partirez le jour suivant.



...Et vous tâcherez d'être moins idiot !



Dans la lande









petite ville, plutôt qu'à Édimbourg, afin de rendre plus facile une évasion. Et voilà que se dresse ma bourgade imaginaire de Drumanno, tout aussi rêvée que la rivière Swingle ou la contrée d'Hermiston... À Drumanno, l'évasion de prison convoque les conventions du genre : les draps, les limes, les coups de tromblon, et le vent de l'aventure. En lisant R.L.S., nous sommes éternellement dans la jeunesse de la première lecture... Je m'accrochai aux images de Stevenson, aux lumières, aux collines et aux courlis, les mettant en scène sobrement. Pour réaliser les couleurs du livre, Isabelle Merlet put s'appuyer sur les motifs colorés de l'œuvre : le fichu rose de Christina, sa robe grise... Elle modula l'aspect des paysages et des personnages comme une musique tout au long des pages.

Malgré les coups de sabre dans le texte du roman, il m'a été possible de faire réentendre le verbe de Stevenson dans l'album ; les poèmes de Randy Dand, le plus jeune des Frères Noirs inspiré par Robert Burns, qui rythment mon récit proviennent de *Weir of Hermiston*, mais aussi d'un recueil de R.L.S. intitulé *Les chants du voyage*<sup>8</sup>.

Ces moments ne servent pas l'action mais en font, j'espère, le sel, comme une chanson dans un film de John Ford, en particulier « Le Vagabond », le beau poème de Stevenson qui clôt le récit.

« J'ignore, signale Belle Strong, ce qu'il advient de la vieille Kirstie, mais comme ce personnage s'étoffait tellement à mesure que le roman progressait, je suis certaine que l'auteur lui réservait un destin à sa hauteur. » Il y a une chose que je regrette sans doute, c'est de ne pas l'avoir mise au premier plan. Elle aurait pu occuper le devant de la scène encore davantage, cette femme religieuse et sensuelle, rusée et innocente, ce souvenir de la blonde Cummy qui fut si chère à Stevenson.

J'intitulai mon livre simplement *Hermiston* car c'est là à la fois le nom du juge, Adam Weir of Hermiston, celui de son fils et celui du domaine dans les moorlands. Un nom qui recouvre donc différents personnages et un paysage. « Hermiston » : une contrée, des rôles, un théâtre... J'ai

ferraillé avec ma plume, très souple, sur de grandes pages pendant des mois. J'avais beau savoir que les mots sont comme des talismans —ils suggèrent dans l'esprit du lecteur des associations parfois très éloignées de la réalité concrète de ce que désigne le mot, encore plus de sa réalité « dessinée » —, je fis ce que je pus pour saisir, traduire, donner à voir le saut d'une jeune fille dans la lande, la cavalcade de ses frères, les rêveries byroniennes d'un fils de famille... C'est une partie presque impossible à jouer, car le génie de la littérature — fût-elle visuelle comme celle de Stevenson — est de prendre en charge l'absence, ce qui a disparu, par le truchement des mots.

Malgré les hésitations, la brusquerie, les errements, j'ai tenté d'exprimer du mieux possible cette frontière mythologique d'*Hermiston*, de faire surgir les paysages, les êtres et les scènes. Je ne sais si j'y suis parvenu de manière convenable mais c'était le risque à courir de vouloir achever l'inachevé, terminer l'interminable. Et puis, galoper avec les Frères Noirs m'était une si bonne compagnie... Le biographe de R.L.S., James Mc Cearney, va même jusqu'à mettre en doute, dans *Le Pays Stevenson*<sup>9</sup>, l'issue du roman *Weir of Hermiston*. Mc Cearney suggère que l'auteur n'aurait peut-être pas pu atteindre le chef-d'œuvre qu'il envisageait, le grand roman écossais tant attendu.

« Peut-être vaut-il mieux qu'il n'en reste quelques passages magnifiques ? » écrit-il.

Mais Stevenson lui-même  
ne nous enseigne-t-il pas à saisir notre chance ?

- 1 ■ Traduction de Gérard Joulié, *Le Creux des sorcières*, LGF, Paris, 1993.
- 2 ■ Dans un poème, R.L.S. semble considérer que sa tâche d'écrivain, grâce à laquelle la lignée des Stevenson restera fameuse, est à certains égards inférieure à l'œuvre de son père et de son grand-père, constructeurs de phares.
- 3 ■ Les essais de Stevenson sur l'art sont rassemblés par Michel Le Bris dans *Essais sur l'art de la fiction*, Éditions de la Table Ronde, Paris, 1988.
- 4 ■ *Robert Louis Stevenson*, G. K. Chesterton, Éditions de l'âge d'homme, Lausanne, 1994.
- 5 ■ À propos d'un roman de Dumas dans *Essais sur l'art de la fiction*, Éditions de la Table Ronde, Paris, 1988.
- 6 ■ R.L.S. garde auprès de lui *Les Essais* de Montaigne, à côté du *Vicomte de Bragelonne* de Dumas, pour les lire et les relire. Avec Shakespeare, Molière et Scott, ils forment « le petit cercle de (ses) amis intimes ».
- 7 ■ Une autre variation frappante en BD de *L'Île au trésor* est celle dessinée par Jean Philippe Stassen et scénarisée par Sylvain Venayre, Futuropolis, Paris, 2012.
- 8 ■ Traduit par Patrick Hersant : *Les chants du voyage*, les Belles Lettres, Paris, 1999. P. Hersant m'autorisa généreusement à utiliser sa traduction, traduisit également à mon intention des extraits du roman et me fit un éclairage sur le « lallans », ce dialecte écossais des Lowlands.
- 9 ■ *Le pays Stevenson*, James Mc Cearney, Éditions, Christian de Bartillat, Paris, 1995.